

# La gazette

## de la lucarne

# n° 36

La Lucarne des Écrivains, 115 rue de l'Ourcq, 75019 Paris – tél./fax : 01 40 05 91 51 – <http://lucarnedesecrivains.free.fr>

### ÉDITORIAL

## 5 + 3 = 36

*Trois ans, trois bougies, 36 numéros, 36 chandelles, histoire de marquer le temps qui passe : cette patience qui a construit La Gazette de La Lucarne avec, au départ des copains réunis par Claude Duneton et moi-même, amoureux des livres et des mots. Une gazetière, Gisèle Joly, pour la mise en forme et le choix des textes, puis, à partir du n° 24, deux gazelles, Claire Ernzen pour le rédactionnel, Emmanuelle Sellal pour la maquette. Une Gazette de La Lucarne, c'est-à-dire des nouvelles, des dessins, des poèmes, des photos, des essais, des rébus, des interviews, des lettres, et toujours ce supplément d'âme : des textes de création. Une Gazette de La Lucarne reliée à une librairie-galerie qui fête ses cinq printemps : celle des poètes, des peintres, des théâtraux, des romanciers, des photographes, comme celle des collégiens, des mères, de monsieur tout-le-monde : la création littéraire et artistique à portée de vue et de vie, dans un quartier populaire de Paris. Alors, à vous de faire continuer cette double aventure : celle du cœur et de l'esprit.*

Armel Louis

### CHANT LIBRE

## Gare du Nord

BRUNO TESTA

Bartolo me téléphone. Il vient d'arriver gare du Nord. C'est sa deuxième maison la gare, je devrais même dire la première vu qu'il est toujours en transit, entre deux trains, deux villes, deux bars. Les aléas buissonniers de la prose, la famille nombreuse à nourrir. Il vagabonde ainsi de maison d'écrivain en maison d'artiste, d'atelier poétique en atelier d'écriture. Comme Cadet Roussel en somme, il a plusieurs maisons qui n'ont ni poutre ni chevron. Parfois, il se pose, un jour, deux jours... Trois jours ? Un record !

Pour l'heure, il revient de la Résidence des Artistes d'Auvergne, chassé par le fantôme du Grand Écrivain, l'ancien propriétaire des lieux. Sa faute aussi. Il n'aurait pas dû chausser ses pantoufles, boire son whisky, fouiller sa correspondance, piquer son chapeau, arborer sa légion d'honneur. La légion d'honneur surtout, c'est ça que le fantôme n'a pas apprécié. On a beau être mort, on n'aime pas prêter ses mérites. Il a senti le fantôme de l'écrivain qui s'agitait dans la grande maison ventée, là-haut, sur la colline. Un fantôme mauvais coucheur qui lui tirait

les pieds la nuit. Inversait le froid et le chaud de la douche le matin. Se métamorphosait en chat noir, soudain, dans les couloirs. L'empêchait

de se concentrer au moment d'écrire. Il a dû partir en courant, laisser les pantoufles, la légion d'honneur, le chapeau, la correspondance, la bouteille de whisky pas encore terminée.

Du coup, il en profite pour venir dire bonjour à sa femme et à ses gosses installés à la Courneuve, avant de repartir pour Lourdes où il doit faire un reportage. Et le plus simple, c'est que l'on se retrouve à la gare du Nord où il arrive.

La gare du Nord ? Son antre, sa maîtresse, sa femme ! Il la trouve mafflue, toute en rondeurs, en seins et en fesses. Et moi, comment je la trouve ? Elle est mafflue ! Certes, mais encore ? Elle est... fessue ! Oui, mais quoi d'autre ? Elle est... Exactement !

Je le retrouve donc, avec sa valise



EMMANUELLE SELLAL

Suite page 4.

Rencontre avec  
Joëlle Miquel et  
J.-D. Belfond,  
son éditeur,  
jeudi 21 avril  
à 19 h 30.

## Joëlle Miquel

Elle nous était venue en septembre autour du débat « Féminisme et Érotisme », Joëlle Miquel nous revient à La Lucarne des Écrivains ce mois-ci, plus séduisante, pertinente et impertinente que jamais.

Interview réalisée par ARMEL LOUIS



CLAUDEPATRIOLIN

*Vous avez eu plusieurs carrières en parallèle : comédienne, scénariste, romancière, réalisatrice... Comment conciliez-vous ces formes de création ?*

Toute création artistique naît de l'obsession de dire quelque chose qui vous tient à cœur (ou plutôt qui vous tient le cœur) et de le dire dans sa forme la plus belle et la plus vraie (la vérité se rapprochant souvent de la beauté). La forme employée doit servir ce qui tient à cœur.

Exemple : mon film *Les joues rouges*. Je voulais dire qu'il suffisait parfois d'un geste ou d'un regard pour éclairer le cours de nos existences mornes. J'avais tout d'abord écrit un poème, puis une nouvelle, mais je n'étais pas satisfaite. Il m'est apparu que le cinéma était la façon la plus efficace de dire que l'espérance (visualisée par les joues rouges)

était tout simplement la vie et pouvait transformer une vie en noir et blanc en un monde riche de couleurs.

*Vous donnez l'apparence d'une femme-enfant, vous êtes mère, vous créez... Comment conciliez-vous ces différents rôles dans votre vie ?*

C'est une situation souvent inconfortable et je suis sans cesse tiraillée. Il est en effet malaisé de sauter sur le matelas avec sa fille et ensuite de lui ordonner de faire ses devoirs. Très difficile comme femme-enfant (rêvant d'un surhomme la protégeant de tout) d'offrir soi-même la protection à son enfant. Heureusement, la mère a toujours pris le dessus sur la femme-enfant.

*Vos romans mettent en scène le plus souvent l'enfance ou des enfants. Pourquoi ? Quelle en est la part autobiographique, en particulier dans votre dernier livre Le Lit de Rose ?*

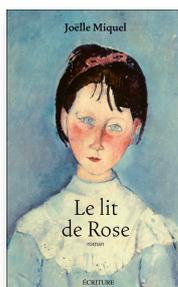
Vous l'avez dit, je suis une femme-enfant. Les adultes restent pour moi un monde à part vivant dans une société que je ne comprends pas et qui m'apparaît le plus souvent stupide, grossière, voire naïve, vaniteuse, mesquine, laide.

Comme Rose, j'ai été une enfant malade. J'ai rencontré la solitude, la souffrance, la mort, toutes ces choses que l'on ne découvre normalement qu'à l'âge adulte, j'ai dû faire avec. J'ai été aussi cette petite fille qu'on trouve « jolie comme un cœur » et qui devient une éléphant, un monstre. La maladie n'est autre que l'apprentissage de la guerre, elle m'a appris à me battre et m'a construit une vision du monde qui m'est restée. Cette lutte avec la mort m'a rendu la vie sacrée. Aucune affaire, aucune morale, aucune loi, aucune religion ne mérite la vie d'un homme.

*Quelles sont vos influences artistiques ou littéraires ?*

En premier lieu, la poésie. Ma mère chantait Brassens, Ferré... Je connaissais Paul fort, Francis James, Aragon avant de savoir lire et écrire. Pour moi un bon texte doit chanter. Je travaille mon style en lisant mes textes à haute voix sur de la musique. Pour *Le Lit de Rose*, j'ai travaillé avec *La jeune fille et la mort* de Schubert.

Ensuite, le théâtre. À 14 ans, j'avais déjà lu tout Molière, Marivaux, Musset. Pour mes professeurs de la Comédie française, l'on ne devait aborder un texte qu'en connaissant l'œuvre de l'auteur. Je soigne beaucoup mes personnages, leur langage, leurs relations... Aucun d'eux



*Le lit de Rose,*  
Joëlle Miquel,  
éditions Écriture,  
2011.

ne doit être mineur, et pouvoir être supprimé sans enlever un point de vue indispensable au récit. Chez Molière, il n'y a pas de petits rôles, on ne peut pas « vous couper » comme ça arrive si souvent au cinéma. Bien entendu, être actrice m'aide beaucoup. J'éprouve mes personnages en les jouant.

Et enfin, la peinture, depuis toujours. J'ai besoin d'écrire un monde qui se voit. J'ai hésité entre la peinture et le cinéma. J'ai choisi le cinéma car je crois que la peinture m'aurait rendue folle. Il m'arrive de peindre mes personnages avant de les écrire, pour « accrocher ma vision ». J'écris ce que j'ai peint.

*Vous balancez entre violence et douceur, joie et solitude. Aimer, est-ce une maladie ?*

La passion est une maladie, l'amour non. L'homme est fait pour aimer et être aimé.

Un cœur sec est un homme mort.

*Vous aimez la provocation. Jusqu'où ?*

Je ne cherche pas la provocation, mais je ne troquerais pas la vérité pour ne pas provoquer.

Je déteste les gens lisses qui sont toujours « dans le vent ». Ce que j'exècre le plus sont les faux provocateurs qui font semblant de déranger en faisant plaisir à tout le monde.

*Vous aimez la vie. Jusqu'où ?*

Jusqu'au bout.

*Quelle serait votre dernière parole si vous mourriez aujourd'hui ?*

J'ai essayé.

## agenda

### Expo / rencontre

#### Marinette Cueco

*Les Herbaillies de Marinette.*

Exposition de Marinette Cueco du 9 avril au 16 juillet à la bibliothèque Faidherbe, 18, rue Faidherbe, Paris 12<sup>e</sup>.

Rencontre avec l'artiste jeudi 28 avril à partir de 19 heures. Tél. : 01 55 25 80 20.

### Publication

#### Éric Sarner



Le poète-écrivain et grand voyageur Éric Sarner publie ce mois-ci *La Ballade de Frankie* (éd. Castor astral). À travers une série de poèmes, il dresse le portrait

de Franck Sinatra « qui, au-delà de sa vie sauvage et chaotique, reste et restera

avec nous, comme restera toujours l'enchantement ».

### Atelier d'écriture

#### Isabelle Buisson

poursuit ses ateliers d'écriture.

Le prochain sera consacré au conte, au monde des symboles, raconter une histoire et faire vivre des aventures et des épreuves à ses personnages, rencontrer des animaux qui parlent ou pourquoi pas des fées... Contes merveilleux, fantastique, érotique, moderne, philosophique, féodal, effrayant... tout un monde s'ouvre.

Les dimanche 1<sup>er</sup>, 15 et 29 mai, de 14 h à 18 h (100€ le forfait de 3 ateliers, soit 12 heures), à la librairie La Plume Vagabonde : 32, rue de Lancry, Paris 10<sup>e</sup>, M° Jacques Bonsergent.

## SOMMAIRE

### page 1

Édito  
A. Louis.  
et  
*Gare du Nord*,  
B. Testa.

### page 2-3

Joëlle Miquel,  
Interview de A. Louis.  
et  
Agenda

### page 4-5

*Gare du Nord* (suite),  
B. Testa.  
et  
Les soirées de La Lucarne.

### page 6-7

*On demande la lune*,  
P. Chalmin.  
et  
*Dans la marge*,  
P.-M. Levergeois

### page 8-9

*Dans la marge* (suite),  
P.-M. Levergeois.  
et  
Poèmes,  
A. Joseph-Calvayrac.

### page 10

Guide pratique  
de l'éditeur,  
P. Desalmand.

### page 11

*Une dernière danse*.  
S. Hérout.

### page 12

Poèmes (suite),  
A. Joseph-Calvayrac.

Suite de la page 1.

## Gare du Nord



pleine de linge sale, et deux sacs en plastique qui contiennent des journaux, des prospectus ramassés dans la rue, un ou deux livres. Fatigué, ébouriffé, dépenaillé, Charlot avec du ventre, mais sans la canne. À voyager dans tous les sens, pour sûr, il s'épuise. Son corps porte les stigmates de l'écriture. Saint Sébastien transpercé par les cocktails du soir, les discussions à point d'heure dans les bouges...

On s'embrasse comme du bon pain. Puis tout de suite, il se ressaisit « Attends, attends ! ». Il lui faut vite passer deux ou trois coups de téléphone. Il me tend d'autorité ses sacs en plastique, sort des papiers de sa poche, installe son bureau sur la poubelle de la gare. Si jamais un reporter photographe devait photographier son bureau, il lui faudrait prendre en photo la poubelle sur laquelle il vient de s'accouder.

Son portefeuille tombe, son agenda se détache. S'étalent des billets de train usagés, des feuilles volantes, des adresses notées à la va vite sur des papiers déjà gribouillés, des recto sur des verso, des billets de banque en guenille, un passeport. Et le pire, c'est qu'il s'y retrouve, arrive à extraire la bonne adresse du tas. En revanche, pas de chance pour les nouvelles lunettes, qui, dans quelques instants vont perdre la vue. Pas de chance pour le téléphone portable qui risque de croupir sous la banquette d'un bar ou, pire, de plonger dans la lunette des toilettes. Pas de chance pour son pull, qui, lui, ne perd rien de ses tours de France. On y retrouve les différents menus de la se-

maine : la choucroute d'Alsace, le pâté de Lorraine, les tripes de Caen, la potée d'Auvergne. La carte des vins s'étale généreusement sur son pantalon. Bordeaux et ses crus, le Rhône et ses côtes.

C'est un *guide Michelin* ambulancier, mais en moins snob. À le suivre dans sa quête, on pourrait même mettre des étoiles négatives. Les endroits où l'on bouffe du hareng pas frais, où l'on boit du vin un peu piqué, on l'on fait le ménage rien qu'à s'asseoir sur une chaise.

Il s'en fout du décorum. Son unique viatique ? La feuille pour écrire et le verre de vin rouge. L'éternel vagabond aux poches trouées et au gosier desséché. Il compose ses romans, ses nouvelles entre deux trains, entre deux comptoirs. Mais pour écrire dans les trains, il n'écrit pas pour autant des romans de gare. Pour produire dans les bistrotts, il ne produit pas pour autant de la piquette. Il pioche dans le bocal de l'enfance des mots aussi colorés que les bonbons qu'il sentait fondre sous sa langue quand il était encore en culottes courtes en Algérie, au temps de la colonie.

La langue française a coulé dans ses veines malgré les infamies de l'Histoire. Son cerveau, son corps ont su filtrer le plus précieux, le vin de la culture. Il se souvient de tous les films qu'il allait voir au cinéma, du curé contre une promesse arrachée d'aller à la messe, lui, petit mu-

sulman. Des auteurs qu'il déchiffrait dans les livres de lecture et qu'il retrouve sur les plaques en haut des maisons ou des rues et sur les tombes des cimetières.

Il aime savourer les terroirs, s'enfoncer dans la glaise. Faire revivre les mythologies populaires du Tour de France, les matchs homériques de catch entre l'Ange Blanc et le Bourreau de Béthune, convoquer l'accordéon d'Yvette Horner, chanter Adamo, Hallyday et Reggiani, donner la réplique à Lino Ventura, Fernandel ou Bourvil. Il connaît toutes les vies, les détails, les anecdotes, tout ce qui donne

**Il pioche dans le bocal  
de l'enfance  
des mots aussi colorés  
que les bonbons  
qu'il sentait fondre  
sous sa langue**

l'humus aux conversations afin qu'elles ne poussent pas sur des sols stériles.

C'est ainsi. Il a une aisance à s'acclimater aux lieux, aux

époques. Mais son immersion dans le terroir de France ne l'empêche pas de faire des allers-retours de mémoire, de s'introduire à nouveau dans le hammam de l'enfance où encore impubère il allait avec sa mère. Grâce à la lampe d'Aladin des mots, il peut ressusciter à volonté les cuisses et les seins luisants des femmes. Se rappeler sa circoncision qui lui avait valu des pleurs, mais aussi des douceurs. Il aime exhumer les gestes domestiques, donner à voir les couleurs, faire entendre les bruits de la rue, sentir les odeurs épiciées. Une manière sensuelle, presque féminine, de célébrer l'intime. Pas de grandiloquence, pas de roman à thèse,

uniquement l'événement vu à hauteur de trottoir, pas du ciel des idées. C'est ainsi. Il tricote l'espace des deux rives, les croise et les recroise, pour créer le tapis métis de demain.

Tout en mangeant sa choucroute, que le Prophète le lui pardonne, il me narre ses dernière rencontres. À presque 60 ans, il garde l'enthousiasme du jeune garçon qu'il continue d'être. Après tout, les années, ce n'est jamais que le sac à dos qu'il faut bien emporter pour voyager. L'écriture, les provisions pour la route. Eh oui, pas de cheminement sans les mots qui ont le poids de la vie. Mais attention pas la vie grandiloquente, pas la vie dans le miroir, non, la vie comme un pain rond tout juste sorti du four, ou alors la vie comme le quignon un peu sec que l'on a précieusement gardé de la veille et que l'on savoure pour sa rareté. Ce n'est pas un hasard si le pain est sa passion, qu'il émiette à tout propos dans la conversation. Sa première religion en somme ! Car si on peut se passer de l'islam, il

n'en est pas de même du pain.

Maintenant que l'on est un peu détendu après la choucroute, le pain et le vin, il veut me raconter une blague.

Je le supplie : « Pas la femme qui sent l'oignon ! »

— Ah bon, tu l'as connus... Et le pé...

— Pas le perroquet qui embête le curé en réclamant du Coca !

— Pourquoi non ?

— Pas le fils du cyclope qui casse la couille de son père !

— Diable !

— Pas le...

— Ah !... Et le père Noël qui se fait faire des gâteries ?

Là, je ne dis pas non, même s'il me l'a déjà racontée plusieurs fois. Que Jésus me pardonne, mais il faut bien rêver un peu à quelques jours de Noël

Bruno Testa.

## Soirées de la Lucarne

Vendredi 15 avril à 19 h 30

### Soirée théâtre

Forum *La Force des gueux*, de Fabienne Brugel et Jean-Paul Ramat avec la compagnie théâtrale NAJE (Nous n'Abandonnerons Jamais l'Espoir). Dans cette pièce d'une heure, NAJE explore, au moyen de saynètes et d'un forum, de quelle manière les sociétés modernes créent les conditions de la pauvreté...

Mercredi 20 avril à partir de 18 h

### Vernissage photos de Marinette Delané

« Balade pragoise en compagnie de Franz Kafka », suivi de lectures de l'écrivain Franz Kafka.

Exposition du 18 au 30 avril.

Judi 21 avril à 19 h 30

### Soirée « La maladie de la vie »

Avec la romancière Joëlle Miquel pour *Le lit de Rose* et son éditeur Jean-Daniel Belfond (éd. Écriture). Dans un hôpital, Rose, 8 ans, découvre la solitude, la mort, mais aussi l'amitié, la beauté, l'amour, la puissance de l'imaginaire. Avec ses amis, elle fait la guerre à la souffrance.

Samedi 23 avril à 19 h 30

### Soirée « Chanson et poésie »

avec Sarah Monstrel, ingénieur et écrivain, et Pierre Meigne qui l'accompagne au piano. Présentation de leurs albums CD, *Désirs Pastel* et *L'âme de Paris*. Des albums où poésies et nouvelles s'enchaînent.

Judi 28 avril à 19 h 30

### Soirée polonaise

avec Janine Ponty, organisatrice de l'exposition et de l'album *Polonia : des Polonais en France de 1830 à nos jours* à La Cité nationale de l'histoire de l'immigration, et Maryla Laurent, traductrice des mémoires de Lech Walesa, *Le Chemin de la vérité*.

Samedi 30 avril à 19 h 30

### Soirée chant

Récital de chansons : *Chansons tendres et rageuses* avec la chanteuse Nad.

Vendredi 6 mai à 18 h 00

### Vernissage

de l'exposition des 8 tableaux de *La Dame à La Licorne*, une réinterprétation moderne et imaginative des célèbres tapisseries du musée Cluny à Paris.

19 h 30 : rencontre de Julien Delanssays, l'un des artistes peintres.

Exposition du 2 au 27 mai.

Mercredi 4 mai à 19 h 30

### Lectures autobiographiques

avec *La Revue des 100 voix*, animée par Marianne Faure.

Mercredi 11 mai à 19 h 30

### Spectacle

autour du chansonnier Gaston Couté (1880-1911) avec Gaston Pierron qui raconte, et chante le poète du Chat noir, avec l'accordéoniste François Parisi.

Judi 12 mai à 19 h 30

### Soirée théâtre

« Guerre et paix aujourd'hui, de Tchéchénie en Espagne ». Lectures d'Isabelle Fruchart de sa pièce *Le commandement de la Louve* et de Manon Moreau de sa pièce *Où vas-tu Pedro ?* (Les éditions de L'Amandier).

Vendredi 13 mai à 19 h 30

### Humour et poésie

avec José Millas-Martin pour *À mots rompus*, anthologie poétique publiée par P. Biget et les éd. Fondencre.

Samedi 14 mai à 19 h 30

### Lecture vivante

« Crises d'identité : Tadeusz Kantor, Gertrude Vidal, Billie Holiday » avec la revue La Passe. Lectures à voix nue, langues mêlées, Chant et musique, Clown trash et poétique (mini-métrage), marionnettes avec des poètes et récitants.

Plus de détails sur :

<http://lucarnedesecrivains.free.fr>

La Lucarne des Écrivains, 115 rue de l'Ourcq,

75019 Paris - Tél. : 01 40 05 91 51.

# On demande la lune

PIERRE CHALMIN

Texte extrait  
de *Le Carnet  
du confesseur*,  
un recueil de dix  
nouvelles,  
Pierre Chalmin.  
Parution :  
courant 2011.

*Les gens qui savent le grec sont cinq ou six en Europe ; ceux qui savent le français sont en bien plus petit nombre.*

Paul-Louis Courier.

Laisser-aller grammatical, imprécision des termes, composition négligée, on doit déplorer le tour fâcheux pris par les lettres françaises au cours du dernier siècle, et l'influence désastreuse exercée par les mauvais écrivains sur leur postérité. Conscient de ce grave problème et désireux d'y remédier, le C.R.É.T.I.N. (Comité de Révision des Écrivains Tarés, Indigents ou Nuls) a décidé de proposer au plus large public une version entièrement réécrite des ratages les plus notoires de notre littérature. À titre d'exemple et pour

qu'on mesure les avantages de sa méthode, le C.R.É.T.I.N. donne ici à lire la première page corrigée d'un ouvrage singulièrement fautif commis par Louis Destouches, paru en 1932. On préférera au titre original : *Voyage au bout de la nuit*, redondant et imprécis, celui de : *Voyage de nuit*. (On peut admettre à la rigueur : *Voyage jusqu'au matin*.)



***on est demeuré là,  
assis, ravis, à regarder  
les dames du café.***

*Ça a débuté comme ça* : les choses ont commencé ainsi.

*Moi, j'avais jamais rien dit. Rien* : pour ma part, j'avais toujours campé sur un silence obstiné.

*C'est Arthur Ganate qui m'a fait parler. Arthur, un étudiant, un carabin lui aussi, un camarade* : Arthur Ganate, qui étudiait la médecine à mon instar, m'a poussé aux confidences.

*On se rencontre donc place Clichy. C'était après le déjeuner. Il veut me parler. Je l'écoute* : un après-midi, place Clichy, il m'aborde.

*« Restons pas dehors ! qu'il me dit. Rentrons ! » Je rentre avec lui. Voilà* : à son invitation, nous entrons dans un café.

*« Cette terrasse, qu'il commence, c'est pour les œufs à la coque ! viens par ici ! : il fait horriblement chaud, se plaint-il, ne restons pas en terrasse. » Alors, on remarque encore qu'il n'y avait personne dans les rues, à cause de la chaleur ; pas de voitures, rien* : nous remarquons qu'à cause de

la chaleur, les rues sont désertes.

Quand il fait très froid, non plus, il n'y a personne dans les rues ; c'est lui, même que je m'en souviens, qui m'avait dit à ce propos : Le froid a les mêmes conséquences sur les habitudes citadines. Arthur Ganate en tira cette conclusion mémorable :

*« Les gens de Paris ont l'air toujours d'être occupés, mais en fait, ils se promènent du matin au soir ; la preuve, c'est que lorsqu'il ne fait pas bon à se promener, trop froid ou trop chaud, on ne les voit plus ; ils sont tous dedans à prendre des cafés crème et des bocks : Les Parisiens sont fébriles, mais oisifs. Ils se réfugient dans les cafés à la moindre intempérie, pour y boire une boisson accordée au climat. C'est ainsi ! Siècle de vitesse ! qu'ils disent. Où ça ? Grands changements ! qu'ils racontent. Comment ça ? Rien n'est changé en vérité. Ils continuent à s'admirer et c'est tout. Et ça n'est pas nouveau non plus* : l'innovation technique n'est qu'une chimère. Les hommes continuent de se passionner exclusivement d'eux-mêmes.

*Des mots, et encore pas beaucoup, même parmi les mots qui sont changés ! Deux ou trois par-ci, par-là, des petits... »* : deux ou trois altérations lexicales mineures, voilà bien tout le progrès. »

*Bien fiers alors d'avoir fait sonner ces vérités utiles, on est demeuré là, assis, ravis, à regarder les dames du café* : goûtant l'orgueil d'avoir philosophé, nous nous plongeâmes dans la contemplation des clientes du café.

Soit *in extenso* une première page enfin lisible :

Les choses ont commencé ainsi. Pour ma part, j'avais toujours campé sur un silence obstiné. Arthur Ganate, qui étudiait la médecine à mon instar, m'a poussé aux confidences. Un après-midi, place Clichy, il m'aborde. À son invitation, nous entrons dans un café. « Il fait horriblement chaud, se plaint-il, ne restons pas en terrasse. » Nous remarquons qu'à cause de la chaleur, les rues sont désertes. Le froid a les mêmes conséquences sur les habitudes citadines. Arthur Ganate en tira cette conclusion mémorable : « Les Parisiens sont fébriles, mais oisifs. Ils se réfugient dans les cafés à la moindre intempérie, pour y boire une boisson accordée au climat. L'innovation technique n'est qu'une chimère. Les hommes continuent de se passionner exclusivement d'eux-mêmes. Deux ou trois altérations lexicales mineures, voilà bien tout le progrès. » Goûtant l'orgueil d'avoir philosophé, nous

Pour soutenir  
l'œuvre de salu-  
brité littéraire  
du C.R.É.T.I.N.,  
veuillez adresser  
vos chèques  
à son président :  
M. Pierre Chalmin,  
4 montée de  
Coupe-Jarret,  
38 200 Vienne.  
La postérité vous  
en saura gré.

nous plongeâmes dans la contemplation des clientes du café.



On appréciera la qualité de cette nouvelle mouture en la comparant au texte original tel qu'il figure ci-dessous.

Ça a débuté comme ça. Moi, j'avais jamais rien dit. Rien. C'est Arthur Ganate qui m'a fait parler. Arthur, un étudiant, un carabin lui aussi, un camarade. On se rencontre donc place Clichy. C'était après le déjeuner. Il veut me parler. Je l'écoute : « Restons pas dehors ! qu'il me dit. Rentrons ! » Je rentre avec lui. Voilà. « Cette terrasse, qu'il commence, c'est pour les œufs à la coque ! Viens par ici ! » Alors, on remarque encore qu'il n'y avait personne dans les rues, à cause de la chaleur ; pas de voitures, rien. Quand il fait très froid, non plus, il n'y a personne dans les rues ; c'est lui, même que je m'en souviens, qui m'avait dit à ce propos : « Les gens de Paris ont l'air toujours d'être occupés, mais en fait, ils se promènent du matin au soir ; la preuve, c'est que lorsqu'il ne fait pas bon à se promener, trop froid ou trop chaud, on ne les voit plus ; ils sont tous dedans à prendre des cafés crème et des bocks. C'est ainsi ! Siècle de vitesse ! qu'ils disent. Où ça ? Grands changements ! qu'ils racontent. Comment ça ? Rien n'est changé en vérité. Ils continuent à s'admirer et c'est tout. Et ça n'est pas nouveau non plus. Des mots, et encore pas beaucoup, même parmi les mots, qui sont changés ! Deux ou trois par-ci, par-là, des petits... » Bien fiers alors d'avoir fait sonner ces vérités utiles, on est demeuré là, assis, ravis, à regarder les dames du café.

## Dans la marge

PIERRE-MARC LEVERGEOIS

Alexandra Varelli-Graham vient de jeter les télégrammes sur le sol, sans même les chiffonner. Pas un regard pour les robes de gala posées près du lit, pas un mot pour l'océan qui luit, splendide, derrière les larges fenêtres, pas un sourire pour les fleurs blanches – son caprice – accumulées sur les meubles en acajou et palissandre.

Son fidèle pianiste, Marcello, compare le visage radieux popularisé par les affiches et celui de la femme à ses côtés. Les traits tirés, le chignon mal agencé, elle ne cesse de manipuler son collier rutilant. La voix d'Alexandra a retenti, des heures durant, sans élan, et Marcello, perplexe, pose néanmoins les doigts sur les touches du Bösendorfer, spécialement convoyé par avion. Délicate, la mélodie s'élève tel un pollen dans la pièce où chacun retient désormais son souffle.

Alexandra, les yeux fermés, se laisse aller au cadencement des notes, suit la partition. Hélas, malgré ses efforts, avant le refrain elle se trouve en retard d'un quart de ton. Marcello a ralenti le délié de ses phalanges, pour suivre la voix qui chante si mal. Effaré, il perçoit les aigus plus assez tendus. En l'espace de quelques secondes, les vocalises se bousculent à une allure insolite. En dépit de la musique, le phrasé s'échappe inexorablement, englué dans la mollesse. La soprano ne peut assumer un désastre insipide plus longtemps.

Alexandra au bord de la détresse, du chagrin, s'assoit sur le pouf en vigogne blanche,

accablée. Elle murmure : « Depuis ce matin, je n'y parviens toujours pas. » Elle fixe les parois de la pièce.

Les bords d'un haut miroir sont recouverts de galets, petits, entregris et noir, aucune teinte acidulée, comme pour affirmer la sévérité de l'ensemble. Sur le mur, une mosaïque avec des troupeaux d'hommes trapus, tout en force, assis dans des pirogues, le visage parcouru de tatouages bleus. Pourquoi un regard de pierre peinte l'étonne-t-elle plus longtemps qu'un regard de vivant ? Peut-être que ces effigies stoïques lui parlent d'une accalmie qu'elle ne reconnaît pas encore. Dans cet extravagant séjour, sans fin valide, elle se sent peu à peu envahie par un incertain malaise. On ne sait quel danger tapi va surgir derrière les parois...

La porte donnant sur le jardin en contrebas est entrouverte. La chanteuse tente de chasser son inquiétude profonde, âpre, funeste, en s'approchant de la vitre.

La pelouse est surmontée d'un groupe de bambous aux troncs guère plus gros qu'une vipère. Cette verdure, banale dans son afféterie, porte un ennui complet. Cette volonté niaise d'imiter un temple antique, lui paraît alors, paradoxe, la vraie rencontre. Là, contre son gré, contre le plus sûr de



PIERRE-MARC LEVERGEOIS

ses goûts, s'établit une évidence hostile : l'espace d'un jardin demeure le parcours clos d'insectes furtifs, l'archipel défendu de chardons bleuis. Le peuple de l'herbe vit depuis l'éternité dans le théâtre d'un monde souple où le vent fait vivre sa loi. À quoi bon s'en soucier quand on passe sa vie entre Monteverdi et Purcell ? Le téléphone vient la tirer de sa rêverie sans âme.

Marcello prend la communication, note quelques lignes et tend le papier, un article de journal. Alexandra hésite, écrit à son tour, frénétique dans la marge : « J'ai peur. J'ai peur ! » L'écriture est tremblée, acérée, sourde, elle a même froissé la feuille tels des sanglots. Le pianiste chuchote dans le combiné et raccroche, le visage grave.

La nuque de la chanteuse est lourde à force d'essais infructueux. Effrayée, elle a cru ressentir les craquements du mur de l'hôtel où elle séjourne depuis dix ans. Ceux de ses propres membres ? Alexandra consulte l'horloge avec inquiétude. Elle devine la tempête prête à se ruer contre sa raison. Va-t-elle sombrer dans deux heures ? Au milieu de cette foule élégante, qui l'attendra encore ? Songeries d'abysses attendant le poulpe blessé par le harpon...

Alexandra énumère, à une vitesse énorme, la déroute imminente. Décommander les journalistes ?

Annuler les récitals ? Fuir par une porte dérobée vers l'aéroport ! Le regard vide, elle cherche quelque chose à affronter, à briser, mais la femme de chambre, prudente, a rangé les récipients, les bibelots fragiles. Soudain, la chanteuse remarque une bouteille posée sur une étagère à côté des roses d'un blanc de lait.

Elle se souvient en un éclair de cet après-midi qui a décidé de tout.

La chevauchée dans la forêt sur son alezan, la halte dans la grange, le palefrenier surpris qui voulait l'embrasser de force, son refus de crier par orgueil. Un corps à corps de meute avec le gibier, les vêtements déchirés, un étrier assené en plein front et l'agresseur tombé sur le plancher. La gourde renversée, le vin avalé, aigre comme du sel irritant sa gorge. L'homme revenu à lui, la cravache sifflante qui ploie ses épaules, le regard de l'autre annonçant des coups abominables, le lien de cuir inutile jeté au sol avec rage. Enfin, l'étreinte échevelée avec cet être vaincu par son refus inextinguible.

Alexandra, mue par son souvenir, avance vers l'étagère. Marcello, se promet de congédier le chauffeur négligent. D'un bond, il s'est levé. Trop tard ! Alexandra

déchiffre l'étiquette en tenant déjà la bouteille à demi-vide, de ses deux mains. C'est un bordeaux, un Léoville-Poyferré, un grand millésime, 1989.

Elle réclame un verre, insiste. Panique de l'assistance. On n'a jamais vu l'artiste absorber une goutte d'alcool. Empressée, la femme de chambre tend une carafe en argent. Vive, Alexandra, avec un rire étrange, la saisit avant de la remplir. Le nectar qu'elle contemple enchevêtre des reflets tantôt diaphanes, tantôt ténébreux. Visions dantesques grouillant de tentations impies, de caresses sur des corps, de fêtes farouches, de costumes de prince couverts d'étope flambant devant la foule horrifiée des courtisans. La chanteuse ressent la sueur s'insinuer sur ses tempes. Elle esquisse quelques pas de valse ensorcelée, défait sa chevelure en un mouvement hardi. D'un trait, résolue, elle avale bruyamment le contenu du récipient avant de le brandir haut vers le plafond à caissons.

Sans se soucier de son chemisier constellé de taches écarlates, Alexandra demande, la voix douce : « Musique, s'il vous plaît. »

***Elle esquisse  
quelques pas de valse  
ensorcelée, défait  
sa chevelure en  
un mouvement hardi.***

Les lèvres encore humides, elle se dirige vers la fenêtre. Marcello attrape au vol un collier d'émeraudes, offert par un sultan du Golfe, dont elle vient de se défaire comme on le ferait d'une entrave. Le pianiste s'assoit. Plus gourde qu'un automate, il effleure les touches, s'installe

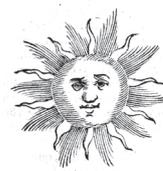
dans son supplice. Il ourle la mélodie baroque pour la dernière fois et il le sait. Après, le renoncement, l'échec...

Alexandra sent le moment décisif advenu. Le piano libère la musique sous les doigts d'un forçat. La soprano se campe face à son auditoire incrédule, déroule les sonorités d'une voix ample. Elle conserve la rondeur, les ellipses, ménage des pauses pour le crescendo dramatique, se rapproche de la respiration palpitante de la reine sylvestre, sans une seule fausse note. Sublime, tel un archange sur des décombres fumants, elle enchaîne la fin de l'aria. Ces minutes magiques, intenses, mordorées, pures comme du givre, ravissent les oreilles d'un pianiste quasiment au bord de la syncope tant son cœur vit ce tumulte intense. Ultimes mesures. Silence.

La voix d'Alexandra vient de cingler comme un bateau sous les alizés de la baie. Le ciel lui-même ne paraît plus peser. Un nuage follet accompagne même l'interprète vers l'inaccessible transparence. Devant l'assistance accourue de tout l'étage, applaudie frénétiquement, l'artiste salue avec faste et crie presque ces mots : « À boire pour tous ! C'est la reine des fées qui ordonne ! »

*P.-M. Levergeois.*

ALAIN JOSEPH-CALVAYRAC



*Nous n'aurons jamais autant de pleurs que les jours où il fera soleil au dessus des nuages.*

Craquement nul

Tout cela n'est qu'un craquement nul  
 Tout cela n'est qu'articulation incompréhensible  
 Les bons voisins aliénés de la joie sanguinaire du fossile  
 S'évertuent au jeu muet du mot indescriptible

Et voilà que la guerre recommence  
 La poésie est entre le poème et le poète  
 Le poème est entre le poêlon et la poésie  
 Le poète est entre la poésie et le poétereau  
 Et la guerre ?  
 Entre la guérite et le guerrier



Riez, riez

Tout cela n'est qu'un craquement nul.



À Maïté

Pourquoi serais-tu ainsi dans l'incandescence des choses  
 Pourquoi devrais-tu suivre les petites pierres qui roulent  
 Pourquoi serais-tu cette goutte d'eau qui se perd dans l'immensité océane  
 Tu es la note de musique qui s'évapore dans l'éther.  
 Tu es comme ce vent qui mue en courant d'air, qui tourbillonne et qui s'en  
 fuit vers l'immensité de l'Univers.

Virevoltes de galaxie  
 Grains de sable d'étoiles  
 Dans l'infini du tréfonds du corps se cache le bourdonnement engendreur  
 d'une excroissance unique, encapsulée, flottante.

Aucune concession ne naîtra de cette arrogance.  
 Le couperet sera sans pitié.  
 Et les petites pierres rouleront dans l'incandescence des choses.  
 Et la goutte d'eau se perdra amoureuse éperdue de l'immensité océane.  
 Tu es la note de musique qui s'évapore dans le courant d'air.  
 Tu es le tourbillon aux grains de sable d'étoiles de l'Univers immense.  
 Tu es comme ce vent qui s'évapore dans l'éther.  
 Et tes yeux d'italienne aux mille replis éclatés embraseront la vie des peti tes  
 pierres d'étoiles par-delà les feuillages où se cachent les oiseaux.  
 Ta joie s'étale sur mes paupières.

Ange danger

Ange danger  
 il on ni in loin  
 or mort  
 il la le il ville  
 il la le il bille  
 Mort ville bille  
 Triste est-ce ?  
 En ne ni in rien  
 mi fa faim  
 Je vois tout  
 ni in pain  
 Je sens tout  
 Mort ville bille  
 Ange danger

Nous n'aurons jamais autant de pleurs que  
 les jours où il fera soleil au-dessus des nuages.



**Alain Joseph-Calvayrac est homéopathe, acupuncteur et ostéopathe. Il aime l'illusionnisme, le jonglage, le piano... et la bonne littérature. Il a notamment publié un recueil de poèmes : *Libre tout simplement*, aux éditions Edmond Thomas (104 pages en ITC New Baskerville) et prépare un conte pour enfants intitulé *Le livre et la petite araignée* avec des dessins originaux d'enfants. Blog de l'auteur : <http://www.docteurjo.canalblog.com>**



# Guide pratique de l'éditeur

PAUL DESALMAND

**Chaque mois, Paul Desalmand vous fait découvrir un point particulier concernant l'édition. Aujourd'hui le début du très savoureux *Guide pratique de L'Éditeur*, ou comment arnaquer sans vergogne les auteurs, ces rapaces, toujours prompts à faire valoir leurs droits.**

## Introduction

De nombreux éditeurs récemment entrés dans la profession ne connaissent pas suffisamment les multiples procédés par lesquels ils peuvent ménager leurs intérêts, notamment au détriment des auteurs. Ce *Guide pratique de l'éditeur* propose un panorama des pratiques possibles.

Certaines de ces pratiques sont franchement illégales, mais les rapports de force sont tels qu'un auteur, le plus souvent, même s'il est soutenu par une association, ne peut faire valoir son droit. Les plus coriaces, nous les avons à l'usure.

D'autres pratiques profitent d'une législation beaucoup trop imprécise. Il est évident que si les organismes de défense des auteurs passaient un peu moins de temps en colloques, mondantés, distributions de prix et un peu plus à faire bouger la législation à coups de procès, sur le modèle de ce qu'a fait la Sacem pour la musique, notre position serait plus difficile. Mais ils ne le font pas et nous ne pouvons que nous en féliciter.

Notre exposé s'appuie sur des exemples précis. On comprendra que les noms des éditeurs qui se sont distingués dans l'art d'exploiter au mieux les auteurs ne soient pas fournis, mais ils peuvent l'être dans un cadre informel.

Les éditeurs qui auraient mis au point des procédures non répertoriées dans ce guide peuvent prendre contact avec nous en

vue de la prochaine édition qui sera augmentée et mise à jour.

[Il est fait référence dans ce développement à un Code des usages de 2004 sur lequel le Conseil Permanent des Écrivains (associations d'associations de défense des auteurs) a travaillé pendant près de deux ans et que le Syndicat National de l'Édition a refusé de signer. Du coup, les textes relatifs à ce code ne sont que des vœux et non des faits.]

## Le toilettage des comptes

Sauf en des cas exceptionnels énumérés par la loi, dont il est cependant possible d'augmenter le nombre par quelques artifices (voir à « Forfait »), la rémunération sous la forme d'un forfait est interdite. C'est dommage. En effet, les auteurs étant souvent impécunieux, ils seraient souvent disposés à accepter cette solution d'une rentrée d'argent immédiate, mais sans lendemain. L'éditeur se voit donc contraint d'accepter le principe fondamental du droit français en matière de droit d'auteur : la rémunération de l'auteur est proportionnelle au nombre d'exemplaire vendus.

Il importe donc de réduire ce nombre qui sert de base de calcul. Les nombreux moyens qui peuvent être mis en œuvre sont expliqués aux entrées auxquelles nous renvoyons en fin d'article.

Nous ne nous arrêtons ici que sur la réduction de ce chiffre faite d'autorité dans les services

de la comptabilité. Elle ne pose pas vraiment de problème dans la mesure où l'auteur n'a aucun moyen de vérifier les comptes. Il n'a la possibilité de le faire, et encore, que dans le cas où il fait un procès à son éditeur. Très peu s'y risquent. L'auteur sait, en effet, que le seul résultat assuré de l'opération est qu'il ne travaillera plus chez l'éditeur concerné ni même chez ceux de son groupe. Les éditeurs se connaissant, s'il est repéré comme étant du genre hargneux, il a même les chances de devenir complètement tricard dans la profession.

Afin d'éviter des questions indiscrètes ou des demandes de vérification, il est bon de présenter des redditions de compte (voir cette entrée) confuses, même quand elles prennent en compte les exigences de la loi.

Le premier travail pour réduire le nombre d'exemplaires donnant lieu à un versement de droits d'auteur doit donc être effectué à la source. Cela est relativement facile dans les petites maisons. Pour les grosses structures, la confidentialité est plus difficile à préserver du fait que plusieurs personnes ont accès aux données informatiques, mais l'informatique permet en même temps quelques opérations subtiles.

Le risque de l'opération est que chaque fois qu'il lèse l'auteur, celui qui agit ainsi lèse aussi l'État lequel pourrait s'avérer plus regardant. Ce point est étudié à l'entrée « Charges sociales ».

Paul Desalmand, alias Octave Grossous, président du Rassemblement Pour les Intérêts des Nouveaux Éditeurs, in *Guide pratique de l'éditeur, pour mieux pressurer les auteurs*, édition Arnak, rue de la Grande Truanderie, 75001 Paris.

Texte publié par les éditions Bérénice, disponible sur le site [sas7374.org](http://sas7374.org). Cliquer sur « formation », puis sur « Guide de l'éditeur ».

# Une dernière danse

SYLVIE HÉROUT

C'est une nuit noire, longue, solennelle ; une nuit de Noël. Quand il rentre chez lui après la dialyse, porté par les ambulanciers, inconscient, ses yeux clos ne peuvent voir le homard ni la coupe de champagne préparés sur un plateau. Simulacre de fête. Il ne les goûtera pas. Il est ailleurs, dans un lieu de silence, dans un monde obscur qui ne lui ressemble pas.

Nuit mortifère, soupire sa femme avant de se décider à goûter seule au homard, malgré l'estomac de béton. Elle n'aime pas gâcher. La bouteille de champagne repart au réfrigérateur. Les heures passent sans qu'il s'éveille. Rien ne se passe.

Elle finit par se coucher dans la pièce voisine, porte ouverte ; veut dormir et ne dort pas, avale un somnifère, tend l'oreille et sombre de cauchemar en sursaut, de cavalcade rêvée en chute sans fond. Vers 4 heures, elle l'entend geindre. Elle se lève, lui donne à boire. Il boit. Elle respire.

Lui sent le froid liquide creuser un sillon profond le long de sa gorge. Il est en feu. Il grelotte. Il n'entend rien. Il veut parler, il ne peut pas. Il veut soulever sa main, saisir celle de sa femme. Il s'y applique de toutes ses forces. Il la sent peser sur le drap, proche, chaude, vivante, sans la voir. Ses paupières sont trop lourdes, la nuit est trop noire. Il veut sa main, elle ne comprend pas. Elle parle ? Elle murmure plutôt. Il devine des paroles.

Loin, brouillées, psalmodiées, impénétrables. Leur musique l'enveloppe, le porte vers le soleil. Il suit la lumière blanche. Elle irradie, elle l'aveugle. La musique envahit tout, il esquisse un pas de danse. Il aime tellement danser ; elle, pas. Tant pis, il ira seul, comme autrefois. Il s'éloigne d'un bond léger, la laisse toute petite, loin derrière lui. Il s'éclipse. Elle n'a rien vu.

Trois heures plus tard quand elle se lève, il est froid. Si froid qu'elle se demande comment on peut avoir si froid. Elle se demande quel sens a un tel froid. Elle se demande si on se réchauffe quelquefois de ce froid-là. Elle est seule. Elle ne sait pas quoi faire face à ce froid. Elle appelle sa fille. Elle lui demande s'il s'agit du froid mortel, du grand froid.



Quelques heures encore, le corps a disparu. Le lit est démonté, la chambre rendue à une apparence plus conviviale, dit-elle. Trois fauteuils regardent l'écran noir de la télévision.



JOE MABEL/WIKIMEDIA COMMONS

## À VOS SOURIS LUCARNIENS !

Pour tout envoi de textes, de suggestions, de réactions, merci d'écrire à Claire Ernzen, directrice de publication et coordinatrice : [claire.zen@wanadoo.fr](mailto:claire.zen@wanadoo.fr)



**BULLETIN D'ABONNEMENT** à retourner à : Jean-Baptiste Féline : (La Lucarne des Écrivains), 27 rue des Bluets, 75011 Paris. [jbfeleine2000@yahoo.fr](mailto:jbfeleine2000@yahoo.fr) (pour toute question relative aux abonnements).

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

Ville : ..... Code postal : .....

Tél. : ..... Courriel : .....

Je m'abonne pour un an à *La Gazette*, soit 25 €.

Je m'abonne pour un an à *La Gazette + cotisation*, soit 30 € (déjà adhérents à l'Association).

Abonnement papier     Abonnement Internet     Abonnement papier + Internet

Ci-joint un chèque de ..... libellé à l'ordre de **La Lucarne des Écrivains**.

ISSN 2101-5201

**La Gazette de La Lucarne**

mensuel de La Lucarne des Écrivains

**Rédaction et administration :**

115 rue de L'Ourcq, 75019 Paris  
[lalucarnedesecrivains@gmail.com](mailto:lalucarnedesecrivains@gmail.com)

Directrice de la publication et  
 coordinatrice : Claire Ernzen

Maquettiste : Emmanuelle Sellal

ALAIN JOSEPH-CALVAYRAC

Poème de la Douleur

Le fond le fond de quoi ?  
 Le regard du miroir  
 Le fond du très très fonds  
 Ainsi font font font font  
 Les hommes et leurs projets  
 Nitrure combinaison  
 D'un azote avec un  
 Métal rencontre d'un...  
 La souffrance est profonde  
 Un tord boyau au cœur  
 Moi qui recherche l'onde  
 De l'amour apaisante  
 Je pleure solitude  
 Dans l'immense silence  
 De mes yeux secs secs secs  
 Qui me piquent piquent  
 piquent piquent  
 Et colégram Maman  
 Et colégram Papa  
 Et colégram Bobi  
 Et colégram Loulou  
 Et vous tous et vous tous  
 S'il vous plait aidez-moi  
 À pleurer à pleurer  
 À chaudes larmes larmes

À moi le colcotar  
 Polisseur de remords  
 Il me faut le regard  
 De l'enfant qui s'endort  
 Pouce je dis pouce  
 J'aperçois là la mort  
 Rodeuse camardesque  
 Suceuse rocambolesque  
 Un petit pied de trop  
 Qui ressemble à celui  
 De Loulou Boule d'Or  
 Escarbille d'espoir  
 Ange d'amour sourire  
 Je pleure solitude  
 Dans l'immonde silence  
 Creux de mon hébétude

Disparaître vraiment  
 Ne plus sentir la haine  
 Ne plus sentir ce poids  
 Vider ce cœur qui bat  
 Dans le vide abyssal  
 Disparaître vraiment  
 Plus tôt plus tard plus tôt  
 Plus tard plus tôt plus tard  
 L'essentiel est dans l'acte  
 Dans l'acte libertaire  
 C'est l'échec des censeurs  
 C'est l'échec des faiseurs  
 Disparaître vraiment.

Bleu  
 comme une punaise d'eau  
 le vent à la dague blanche  
 a claqué ma bouche  
 et ciselé mes yeux.  
 Je ne peux plus respirer.  
 Noir  
 comme une chair calcinée  
 un corbillard embarrassé  
 a écrasé mes mains  
 et coupé mes pieds.  
 Le sang partout a giclé.

Jaune  
 comme un éclair d'été  
 un serpent s'est niché  
 dans mon oreille étonnée  
 Je suis sourd  
 je suis aveugle  
 je suis muet  
 je suis amputé  
 Mais  
 le vent  
 le corbillard  
 le sang  
 dans mon oreille vivante  
 n'ont pas effacé  
 Le souffle de la mer  
 La neige des étoiles  
 L'odeur de ton corps.



Le sexe de la lune

Le massage du sexe  
 Est une idée de spectre  
 Nuit sans lune  
 La pierre qui roule  
 Se heurte aux persiennes  
 Pluie sans brume  
 Le tic-tac de la comtoise  
 S'égrène vers l'étoile du berger  
 Mer sans dune  
 L'herbe éternue  
 A la rosée du matin  
 Noyau sans prune  
 L'eau coule dans le caniveau  
 Où de petits bateaux batifolent  
 Mendiant sans tune  
 Les pigeons lapent l'eau  
 Les chiens sont jaloux  
 Un mendiant sans tune  
 Mange un noyau sans prune  
 Dans la mer sans dune  
 Tombe une pluie sans brume  
 La nuit cherche la lune  
 Le sexe du spectre frissonne.

